

Etymologies euskariennes

ANZU, A : « femelle qui n'est pas pleine » et (eu dial. labourdin), ANTZU, A : « femelle qui n'a pas de lait » ; est formé de *zu* indiquant abondance, plénitude (ex. : *odolzua*, « sanguin », de *odol*, *a*, « sang ») et d'un élément radical *an* où nous ne saurions nous refuser à voir le béarnais *mane*, « stérile, femelle qui n'a pas de petits ». Cf. portugais *maninho*, « stérile ». Signalons toutefois ici une chute assez anormale du *m* initial.

Maintenant d'où serait tiré le mot béarnais lui-même? Conviendrait-il de le rapprocher du latin *mannus*, « bidet, hacquennée », qu'emploient Lucrèce et Horace, mais regardé comme gaulois d'origine ? Le fait que ce mot se retrouve en portugais semblerait favorable à l'hypothèse celtique. Ce ne sont, sans doute pas, en effet les Béarnais ni les Basques qui auraient été le porter chez les riverains du Tage. Toutefois, il ne figure pas dans le dictionnaire de M. Whitley-Stokes. Devrions-nous le tenir plutôt pour aquitain, c'est-à-dire ibère que pour réellement gaulois? D'ailleurs, la mutation du *n* double en *n* simple demanderait à être expliquée. Le seul point qui nous paraisse acquis, c'est la parenté de la racine euskarienne *an* avec le béarnais *mane* ainsi qu'avec son synonyme portugais.

ANZU, TU; ANTZU, TU : « sevrer, é » en bas-navarrais et « desséché » en labourdin et biscayen, n'est que le précédent, mais pris verbalement; visiblement, les idées de stérilité, dessèchement, absence de lait sont connexes. Est-ce qu'en latin *aridus* ne signifie pas à la fois « sec » et « aride »? On prend même *aridum* comme synonyme de « terre ferme » par opposition il « mer ».

ARRAIN, A : « poisson », nous fait l'effet de venir du latin *rana* « grenouille » et non pas, comme quelques-uns l'ont pensé de l'espagnol *raya*. En effet, le *n* final est plus sujet à tomber en basque qu'à jouer le rôle de lettre adventice. Pour le *i* euphonique de la dernière syllabe, voy. *falkoin*, *a*, « faucon » — *botoin*, *a*.

« bouton ». En définitive, la grenouille est bien, comme le poisson, un animal aquatique.

AOSAPAI, A : « palais de la bouche » est bien, comme l'avait soutenu M. Van Eys, un composé de *ao*, *a*, « bucca » et *sabai*, *a*, « horreum ». Pour le *b* médial devenu *p*. cf. *gapirio*, *a*, « chevron d'un toit » de l'espagnol *cabrio*, m. s.

BARBANTZU, A : synonym. en labourdinois de *garbantzu*, *a*, « pois chiche » ; voy. ce dernier. Le *g* init. est devenu *b* comme dans le suivant.

BORRONDIN, A : espèce de poisson de mer ressemblant au rouget; n'est, en définitive, que notre mot français « grondin » mais habillé à l'euskarienne. Le *g* init. est devenu *b* ainsi que dans *barbantzu*, *a*. Le premier *o* doit être tenu pour euphonique ; cf. *phoroga*, *tu* « prouver » et l'espagnol *probar*. Quant au redoublement du *r*, citons *arrano*, *a*, « aigle » et le norrain *ærn*, m. s.

On sait que chez les maraîchers de Paris, « rouget » et « grondin » sont synonymes, tandis que dans le nord-ouest de la France, ces termes désignent deux espèces de poissons de mer assez différentes.

BEHOR, RA : « jument », ou, en guipuzcoan *bior*, *ra* ; *beor*, *ra* ; n'est, visiblement, autre chose que l'espagnol *burra* « ânesse ». Le *h* médial est euphonique comme dans *aho*, *a* ou *ao*, *a*, « bouche » — *Zehoin*, *a*, « lion ». Pour le *u* devenu *e*, cf. *mende*, *a*, « siècle », du latin *mundus* — *eperdi*, *a*, « postérieur, anus » pour *iphurdi*, *a*.

EGATZI OTZA : « vanneau », litt. « volatile froid », de *otz*, *a*, « frigidus » constitue la traduction exacte de l'espagnol *ave fria*, m. s. Nous ignorons, d'ailleurs, la cause de cette singulière clénomination.

EGUR, RA : « bois à brûler », nous semble, somme toute, ne signifier autre chose que « le court, le coupé ». Cf. vieux provençal *tort*, « court, raccourci » — espagnol et italien *corto*, du latin *curtus*. Le *c* initial est euphonique comme dans *egos*, *i*, « bouillir, i » de l'esp. *cocer*. Pour la chute du *t* final, voy. *ezagu*, *tu* ; *a theri*, *a*, « temps sec » du vieux provençal *aterit* « desséché ». Le *y* initial représente un *c* dur primitif; v. *gorte*, *a*, « cour ».

EHE, A : « eau de lessive », sans doute du vieux français *eve*, *ewe*, « eau » dont la parenté avec le latin *aqua* s'expliquerait, dit Littré, par l'intermédiaire d'une forme picarde *iaue* ou mieux *iare*. Le *v* médial aura été remplacé par un *h* comme dans *ohe*, *a*, « lit », du latin *fovea* — *bihotz*, *a*, « cœur » litt. « le vivant », sans doute du gaulois *bivos*, « vif, vivant » ; cf. latin *vivus*.

Il semble tout naturel que les Basques possédant déjà un terme spécial pour désigner l'eau, à savoir *ur*, *a* aient donné un sens plus restreint au français *eve*.

EHUN « cent » nous paraît devoir être plutôt rapproché du latin *centum* ou du vieux gaulois *kenton* (cf. gallois et bas-breton *kant*, *cant* — cornique *kant*) que de l'allemand *hundert*, comme le veut M. Uhlenbeck. Ajoutons que l'origine celtique semble, somme toute, la plus admissible. Pour le *e* initial préfixe et la chute du *t* final, v. *egur*, *ra*. Le *h* médial est, sans doute, euphonique, v. *behor*, *ra*. Quant au *k* ou *c* dur initial, il sera tombé; cf. *obi*, *a*, « fosse », du béarnais *cobe*.

EKHAR, RI en bas-navarrais et EKAR, RI en guipuscoan, biscayen et labourdin : « amener, é; rapporter, é; porter, é » et « mener, é » en guipuscoan n'est visiblement que l'espagnol *acarrear* « charrier, transporter », le béarnais *encarreyar*, « emporter clans un char, emmener ». Cf. portugais, *acarretar*, *carrear*, *carrejar* — vieux provençal, *carregar* — italien et bas-latin *carricare*, du latin *carrus*, « char », syn. de *currus*. Le *e* initial représente un *a* plus ancien, comme le prouve la forme syncopée *dakart*, « il porte » voy. d'ailleurs *gereño*, *a*, « étalon », de l'espagnol *garañon*. Quant au *kh* bas-navarrais, il représente normalement un *k* primitif; cf. *akher*, *ra*, « bouc » et guipuscoan *aker*, *ra*.

EKO : « non, nenni », spécialement, en tutoyant, constitue une sorte d'hybride du béarnais *nec*, parfois synonyme de « non » ; ex. : *responer a nec*, « répondre que non », du latin *nec* et du démonstratif *hau*, « celui, celui-ci ». C'est, au point de vue de la formation, l'équivalent parfait de notre adverbe « nenni », pour *non illud*. Le *n* initial du mot basque est tombé comme dans *ekaitz*, *a*, « tempête », litt. « vent pénible » de *neke*, *a*, « peine, fatigue » et de *aize*, *a*, « vent ». Le *h* initial de *hau* a dû, lui aussi, tomber comme dans *arri*, *a* ou *harri*, *a*, « pierre », d'un gaulois *carracos*, *carrecos*, conservé dans l'irlandais *carric*, « pierre, rocher ». — Vieux gallois, *carrecc*, m. s. — Gallois, *careg*. — Bas-breton, *karrek*, « rocher, écueil ». Quant à la mutation du *au* en *o*, voy. *emboma*, *tü*, « embaumer » ; *deploki* ou *deplauki*, « subitement » ; *emenda*, *tu*, « augmenter ».

EKOSARI, *A* : « fève » synon. de *baba* paraît signifier littéral. « qui porte des cosses ». Pour le *e* init. adventice. v. *egur*, *ra*; *ehun*. Le *s* basque représenterait ici un double *s* ainsi que dans *eresi*, *a*, « désir violent, lamentation » du béarnais *heresse* « effarement, effroi ». On sait, d'ailleurs, que la finale *ri* sert à former des adjectifs ou noms d'agents.

EKORA, TU : « se taire, tu » pour *nec orar* litt. « ne pas parler » ; v. *eko* et espagnol *orar*, « prier, parler » ; lilt. « non loqui ».

EKURU, A : « tranquille », doit, sans conteste être rapproché du latin *securus*; cf. espagnol *seguro* — vieux béarnais, *segur* — béarnais, *seyu* — italien *sicuro*, « certain, sûr, assuré ». On remarquera que la. gutturale forte du latin s'est maintenue en basque, tandis qu'elle s'est adoucie en g dans les dialectes du voisinage. Le s initial a disparu comme dans *apo*, *a* ; *apho*, *a*, « crapaud » de l'espagnol *sapa*. Pour le o final devenu u, cf. *atrebîtu*, *a*, « hardi, intrépide », de l'espagn. *atrevido*.

ELDARNIO, A : « insomnie, veille », présente certaines difficultés au point de vue étymologique. Toutefois, nous ne les croyons pas insurmontables. Ne convient-il pas de voir dans ce mot le béarnais *helè*, « mal, douleur » et *tardiu* ; espagn. *tardio*. Le t s'est naturellement changé en d à cause du n qui précède; cf. *elefandi*, *a*, « éléphant » de l'espagn. *elefante*. Pour la mutation du d néo-latin en n, v. *arno*, *a*, « vin », forme dialectale pour *ardo*, *a* et *burni*, *a* « fer » souletin, pour *burdin*, *a*. Nous rendrons litt. *eldarnio*, *a* par *morbus tardus*, *serotinus*, « la maladie dont on souffre spécial. le soir, pendant la nuit ».

ELDER, RA : « bave, salive », nous a tout l'air d'une métathèse de l'espagnol *lerde*, m. s., voy. d'ailleurs *elger*, *ra*, « niais, imbécile » pour *ergel*, *a* ; *chinchila*, « petite sonnette », pour *chilinha*. Cf. à ce propos le béarnais *Droumi* pour « dormir » ; *crabe*, « chèvre », du latin *capra*.

ELE, A : « gros bétail » et, dialectiquement ELI, A pourrait être d'orig. celtique. Cf. gallois, *eilon* « cerf » et *elain* « faon, biche » — irlandais *elit* « chevreuil », d'un vieux gaulois *elintis*, *elâni*, m. s. Le radical de ces mots se retrouve dans le grec *ellos* « faon », *elaphos*, « cerf » et (dialecte macédonien) *aliê*. Cf. également vieux slavon *iêlêni* et lithuanien *êlnis* « cerf, élan ».

ELGAITZ, A : « fièvre périodique » ; litl. « mauvais mal » ; voy. *eldarnio*, *a* et *gaitz*, *a*.

ELGORRI, A : « rougeole » ; litt. « mal ronge » ; voy. le précéd. *et gorri*, *a* « rouge ».

ELHI, A : « troupeau de gros bétail » pourrait bien n'être que le terme *ele*, *a*; *eli*, *a* déjà vu, mais avec un certain changement de sens et mut. du l en lh comme dans *belar*, *ra* et *belhar*, *ra* « foin, herbe ».

ELIKI, A : « contentement », sans doute de *ki* partitif et du

nême radical que nous rencontrons dans l'espagnol *feliz* « heureux » — italien *felice* du latin *felix*, *cis*; litt. « pars felicis, felicitatis ». Pour la chute du *f* initial, voy. *irin*, *a* « farine » ; *eme*, *a* « femelle » et vieux béarnais, *femie*, m. s.

ELIZACHORI, A : « moineau, passereau », synon. de *muruchori*, *a*; « oiseau des murs », signifie litt. « oiseau des églises » ou mieux « qui niche dans les clochers des églises » de *eliza* « église » et *chori*, *a* « oiseau ».

ELZABOR, RA est, d'après Salaberry, le nom d'un grand instrument de musique produisant un son désagréable et dont on se sert dans les charivaris ; il offre visiblement l'article arabe *al*, *el* suivi du même substantif que l'on retrouve dans le vieux français *tabur*, *tabour*, *tabor* figurant déjà dans le Chant de Roland, aussi bien que dans le persan *tabir* « timbale, tambour » qu'emploie Firdouci. Le mot basque *elzabor*, *ra* suppose donc nécessairement un arabe populaire *eltabor*, *eltabur* non indiqué dans les dictionnaires, du moins ceux que nous avons pu consulter. Il est clair d'ailleurs que le *z* basque représente ici un *t* primitif. Voy. *zirzil*, *a*, et *tirtil*, *a* « dégoûtant, peu soigné ». Le terme ici étudié nous offrirait donc l'exemple, d'ailleurs, assez rare d'un emprunt fait directement par l'euskarien aux dialectes sémitiques.

ELZAGOR, RA : synon. et doublet du préc. Pour le *b* devenu *y*, voy. *fagore*, *a* « faveur » ; *froga*, *tu* « prouver, é » de l'espagnol *probar*.

ELZAU, RA : « noix » synon. et doublet d'*inzaur*, *ra*. Le *i* initial sera devenu *e* comme dans *epurdi*, *a* « partie postérieure, derrière » et *iphurdi*, *a*, m. s. Quant au *n* changé en *l*, voy. *aldamu*, *a* « échafaudage sur lequel montent les ouvriers. pour travailler » de l'espagn. *andamio*, m. s.

EMAI, N : « donner, é » pourrait bien être un de ces termes nombreux pris par l'euskarien aux dialectes celtiques. Cf. irlandais *main* « trésor, chose précieuse », d'un gaulois hypothétique *maini* « don, objet de prix ». M. Whitley-Stokes rapprocherait volontiers ce dernier du latin *munus* « don » et de l'ombrien *muneklu*, « mercedem praetio definitam ». Le *e* initial serait euphonique comme dans *egur*, *ra*. Pour la chute du *n* final, cf. *arrai*, *a*, « poisson » et *arrain*, *a*.

EMAKUME, A : « femme, épouse » a été donné, mais fautivement, à notre avis, comme un composé de l'impératif *emak* « da » et de *ume*, *a* ; *kume*, *a* « puer, puerum ». Les composés au moyen d'un impératif initial suivi d'un substantif, fréquents en français

apparaissent plus que rares en basque. Pour nous, *emakume*, *a* est pour *emako ume*, *a* « infans feminae », de même que *arkume*, *a* « agneau » pour *ariko urne*, *a*, litt. « enfant de bélier ». Inutile d'ajouter que dans le mot ici étudié, l'expression « fils, enfant » n'est employée que par redondance. C'est ainsi que dans la Bible, nous voyons les prophètes intitulés « fils de l'homme », pour « homme », que Casimir Delavigne, a dit :

Craignez, enfants des Grecs, ce fâcheux patronage.
La tutelle étrangère est encore l'esclavage.

EMBOR, RA : « ivrogne » ne constitue, sans doute, comme l'admet M. Van Eys qu'une abréviat. de l'espagnol *emborrachado* « ivre, enivré ».

ENKHELO, A : « imbécile » nous fait tout l'effet d'une abréviat de notre mot « ankylosé » ; du grec *agkylôsis*, « anquilose ».

ENSALADA : « salade » : cf. espagnol, *ensalada* — béarnais, *ensalade* — italien *insalita*, de *in*, *en* préposition et du latin *salitum* « salé ».

EPER, RA : « perdrix » nous avait semblé d'abord une altération de l'espagnol *perdiz*. Toutefois, les modifications phonétiques ne laisseraient pas que d'être bien considérables. Mieux vaut, à notre avis, voir dans le mot basque, l'espagnol *pipo* « épeiche », mais avec *er* suffixe comme dans *ezker*, *ra* « gauche » par opposition à *eskuin*, *a* « droite ». Le *p* initial a pu tomber ici comme dans *ile*, *a*, « cheveu », du latin *pilus*. L'épeiche et la perdrix sont, il ne faut pas l'oublier, à peu près de même taille.

EPHE, A : « délai, terme », n'est, sans doute, avec chute du *t* initial, comme dans *azkor*, *ra*, « fruit du lin en gousse » du même radical qui se retrouve dans l'espagnol *tasco* « tille, teille », que le catalan *tems* « temps — béarnais et vieux provençal temps — espagnol, *tiempo* — italien *tempo* du latin *tempus*. Il y a eu ici chute du *m* précédant la labiale muette comme dans *akobi*, tu « accomplir » — *apairu*, *a* « repas », de l'espagnol, *amparo* « renfort, soutien ». Le *e* final est certainement euphonique ainsi que dans *arbole*, *a* « arbre », de l'espagnol *arbol*. D'autre part, le *s* désinentiel a dû tomber ici ainsi que dans *sei* « six », de l'espagnol *seis*.

ERBI, A : « lièvre », en dépit des diverses altérations par lui subies n'en reste pas moins visiblement apparenté à l'espagnol *liebre*, m. s. — portugais, *lebre* — italien, *lepre* — béarnais, *lebe*, du latin, *lepus*, *poris*. Le mot *b* n'a donc certainement

rien à faire avec l'anglais *rabbit* « lapin », quoique nous ayons pensé d'abord. Le *l* init. sera tombé ainsi qu'il l'a fait dans *aderallu*, *a* « brique », de l'espagnol *ladrillo*. Il y a eu ici métathèse de la liquide aussi bien que dans *lerde*, *a*; v. plus haut.

ERBINUDE, *A* : « belette », syn. de *anderder*, *ra*, *anyereyer*, *ra* signifie litt. « nourrice du lièvre » ; cf. *iñude*, *a* « nutrix ». C'est, vraisemblablement par' antiphrase que l'on a donné ce nom *A* un carnassier qui saigne les rongeurs, à l'occasion, mais ne s'occupe guère de les alimenter,

ERCHA, *TU* : « solliciter, é » ne semble rien avoir à faire, quoique nous ayons pensé d'abord, avec le vieux français *cerchier*, *cercher* « chercher » — vieux béarnais *cercar* — béarnais *cerca* — italien *cercare*, du bas-latin *circare* « aller à l'entour, tourner autour »; voy. latin, *circa*. Nous y voyons à plus juste titre, l'espagnol *rezar* « prier Dieu, réciter, annoncer, prédire ». Le *z* sera devenu ici *ch* comme dans *erricha* « riz » du latin *oryza*.

EULI, *A* : « mouche » doit, sans doute, être rapproché, tout à la fois du latin *culex* « cousin, moustique » et de l'irlandais *cuil*, m. s. — gallois *cyllon* « mouche, cousin » — cornique *kellouen* — bas-breton (forme singularissime), *keliennen*, d'un vieux gaulois hypothétique *kulis*, *kuliânos*, « mouche ». Somme toute, l'emprunt au celtique nous semblerait plus admissible. Le *c* dur ou *k* initial sera tombé comme dans *obi*, *a* « fosse » du vieux béarnais *cobe* « caverne ». Comment expliquer maintenant la diphtongue *eu*? On peut supposer soit que *l'u* est adventice; cf. *andi*, *a* et *aundi*, *u* « grand », soit que ce *u* est radical et que le *e* mérite de passer pour ajouté comme dans *egur*, *ra*. Toutefois, cette dernière façon de voir semble moins aisée à accepter.

Ez : « non » est encore un de ces mots qui se peuvent expliquer soit par le celtique, soit par le latin ; cf. en effet, latin *ex* pris parfois comme' répondant à « sans » et à « non » p. ex. dans *exsanguis* « exsangue » ; *excalcare* « déchausser ». Il semble en avoir été de même du *eks* gaulois dans *exobnos*, *eksobnos* « sans crainte, qui n'a pas peur », *obnos* ayant le sens de *timor*. Citons encore le vieil irlandais *ess*, *ass*, *as*, « sans » — bas-breton *ez*, *ex*, *es* dans *esbezeff* « absent », litt. « non présent » ; *exparex* « extraordinaire », litt. « non pareil », de *par* « pareil », sans doute, pris au latin. La gutturale précédant une autre consonne sera tombée ici comme elle l'a fait p. ex. dans *efetu*, *a* « effet » du latin *effectus* et *frutu*, *a* « fruit » de *fructus*.

GAITZ, A : « mal, mauvais » est évidemment apparenté de très près au vieux français *gaste* « ruiné, ravagé, sec, stérile » ainsi qu'au vieux provençal *gast* « désert, dévastation », du latin *vastus*. Le *tz* répond à un *s* primitif comme dans *laphitz*, *a* « roc, pierre saillante », du latin *lapis*. Le *i* précédent est euphonique ainsi que dans *botoin*, *a* « bouton ». Quant au *t* final du provençal *gast*, il sera tombé comme il arrive fréquemment en basque; voy. *friko*, *a* « fricot » : *kaliko*, *a* « calicot ».

GARAGAR, RA : « orge » présente une ressemblance assez frappante au premier abord avec l'hébréo-phénicien *gargar* synonyme comme nous l'apprend le docte M. Joseph Halévy de « grain, graine, pépin ». Toutefois, outre la différence de sens assez considérable, on fera observer que ce ne sont guère les navigateurs de Tyr ou de Sidon qui ont fait connaître cette céréale aux vieux Ibères. Elle semble avoir été connue déjà des Indo-Européens primitifs. Voyons simplement, dans le mot basque, un composé d'origine évidemment récente. On y reconnaîtra le suffixe *ar* comme *azkar*, *ra* « fort » ; litt. « qui a de la poigne » de *esku*, *a* « main », précédé du vieux provençal *garag* « guéret ». *Garagar*, *ra*, sera donc litt. « la plante des guérets », *id est* celle que l'on sème plus tard que le blé et lorsque les bestiaux, ont donné au sol, un supplément d'engrais. Est-ce que notre mot « champignon » du bas-latin *campinio*, litt. « la plante des champs », n'est pas formé d'une façon quelque peu analogue?

GARBANTZU, A : « pois chiche » est bien certainement le même mot que l'espagnol *garbanzo*. Il signifie au pied de la lettre « graine desséchée, ne contenant pas de lait », de *garau*, *a* « grain » et *antzu*, *a* (voy. plus haut). C'est donc, visiblement ici, l'espagnol qui a emprunté au basque. Toutefois ce dernier avait pris déjà l'un et l'autre de ces composants aux dialectes néo-latins. C'est ainsi que nous avons tiré notre terme « abricot » de l'arabe *albirkouk*. Mais celui-ci, de son côté, avait, d'après l'opinion la plus généralement admise, pris la forme *birkouk* au bas-latin *præcoquus*, litt. « le fruit précoce ». L'article *al* seul est bien d'origine sémitique.

GARAU, A : « grain, graine », nous a tout l'air d'être simplement le latin *granum* mais avec chute du *n* comme dans *ifame*, *a* « infame », du latin *infamis*; *eguberri*, *a* « Noël », litt. « jour nouveau » pour *egunberri*, *a*. La répugnance longtemps manifestée par le basque à admettre une double-consonne initiale, aura amené ici l'emploi d'un *a* euphonique après la con-

sonne commençant le mot, ; voy. *balaka*, *tu*, « cajoler », du latin *placare*.

GARKHOR, RA : « nuque » nous avait paru devoir être rapproché de l'espagnol *gargola* « gargouille » et aussi « gosier ». Cf. vieux français, *gargoil*, *gargole* « gargouille ». Toutefois, la différence de sens reste trop considérable aussi bien qu'avec l'espagnol *gargol* « feuillure, vide ». Reconnaissons-y plutôt un emprunt au celtique. M. Whitley-Stokes cite le composé irlandais *for-grach*, *for-grag* « gosier », litt. « qui est devant la nuque, le cou », d'un vieux gaulois *gragos* « cou, nuque ». Pour le a euphonique suivant le g init. voy. le précédent.

GARMENDI, A : « volcan », litt. « montagne de flammes, enflammée ». Voy. *gar*, *ra* « flammes » et *mendi*. *a* « mons ». Ce mot se prend aussi comme syn. de « feux allumés au sommet d'une tour » laquelle, par suite, se trouve comparée à un mont ignivome

GARMENDI, A : signifiant une sorte de pomme qu'on ne spécifie pas autrement semble bien avoir une autre origine et signifier soit « la carminée » de l'espagnol *carmen* « carmin », soit plutôt encore « fruit du jardin », de l'espagnol *carmen* « jardin ». Ce serait, sans doute, une variété cultivée dans les jardins comme la pomme d'api.

GARNUR, A : « urine » et sous une forme dialectique GERNU, A, constitue l'équivalent de « eau du corps, de la chair » ; cf. *ur*, *a* « eau » et béarnais *carn* « chair », du latin *caro*, *rnis*. On sait que par une métaphore quelque peu comparable, l'hébreu qualifiait l'urine de « eau des pieds ».

GEZI, A : « trait, javelot » constitue encore un emprunt manifeste au celtique, cf. gantois *gaison* « javelot » d'où les termes *gaisatai*, *gaisatoi* employés par Polybe et Strabon pour désigner des corps de troupes venues de la Gaule et qui étaient armés de javelots.

GEZUR, RA : « mensonge » n'est autre chose que le français « gosse, une ». Pour le o d'une syllabe initiale = e, v. *leku*, *a* « lieu » de *locus* ; *mendi*, *a* « montagne » de *mens*, *ntis*. Pour le double ss transformé en z par le basque, voy. *frankez*, *a* « abondance », du vieux béarnais *franquesse* « franchise, immunité ».

GIBEL, A : « partie postérieure, derrière, le » et aussi « foie », peut-être parce que cet organe se trouve, comme l'on sait., placé derrière les basses côtes dans l'hypocondre droit, constitue lui

aussi, sans doute, un de ces nombreux vocables jadis pris par les vieux Gascons à la langue des Gaules. Cf. gallois, *cefn*, *kefn* « dos, derrière, le » — bas-breton, *kein*, *queyn* « dos », d'après M. Wh. Stokes d'un gaulois hypothétique *kebnos*, *kebenos*. *m. s.*, lequel se retrouverait aujourd'hui encore jusque dans le nom des Cévennes. Pour le *k* ou *c* dur imit. devenu *g*, voy. *garnur*, *a*. Le *n* a pu se transformer en *l* comme dans *elzaur*, *ra*. Cf. plus haut.

GIBELMIN, A : « fiel », litt. « partie Apre du foie; voy. *min*, *a* « âpre » ainsi que le précédent.

GIDAIL, A : « os de la jambe, tibia » n'est autre chose que le béarnais *bidelhe* « pas de vis d'une grosse larrière », en dialecte aspois « boudin formé d'une spirale de fil de fer », d'où le diminutif *bidalhetete* « fil de la langue ». Il convient, suivant toute apparence, d'en rapprocher notre mot « bielle » désignant une tige rigide qui communique le mouvement à deux pièces écartées et dont ni Littré. ni Darmesteter ne nous indiquent l'origine. C'est bien, au fond, le même terme que nous offre le vieux français *bidelle*, *videle*, *bindelle*, *vindelle* au sens de « manche de chemise? » La racine paraît bien être la même que dans « bande » au sens de « lien ». Cf. italien *banda* « bande. écharpe » ou mieux *benda* « bandeau, voile ». Tous ces vocables, d'ailleurs, seraient de provenance german. Cf. allemand *binden* « lier » et *band* « lien » — vieux haut allemand, *bintan* « lier » — anglo-saxon *bindan* — anglais *to bind*. Le *b* initial se sera transformé en *g* comme dans *bihar*, *ra* « chair vive » du latin *vivus*, mais dont le second *v* sera devenu *h* comme dans *ohe*, *a* « litt. couchette » du latin *fovea*. Pour le *i* final euphonique, cf. *choil* « seul » du latin *solus*.

C^{te} DE CHARENCEY.

